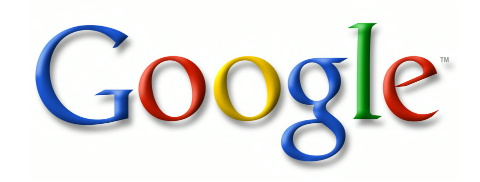




MADAME ALPHONSE DAUDET

Au bord des Terrasses

POÉSIES



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVI

Au bord des Terrasses

Toi dans ta robe blanche, et moi de noir vêtue,
Image de nos jours, unis mais différents,
Nous avons écouté cette voix qui s'est tue
Et laissa dans nos cœurs de longs échos vibrants.

Nous avons accoudé nos rêves aux terrasses;
Je regardais mourir le flot après le flot,
Tu suivais les oiseaux dans les profonds espaces,
Si j'abaissais mes yeux, les tiens regardaient haut;

Et notre marche, aussi, montrait en différence
L'élan de ta jeunesse et mes pas ralentis;
Tu refaisais deux fois la pareille distance,
Allant et revenant, écartant les taillis.

Souviens-toi de l'été qui pose sa guirlande
Sur les murs gris : prodigue et longue Fête-Dieu;
De l'allée où, petite enfant, tu devins grande,
Sous les chênes en dôme, à peine un peu plus vieux;

Souviens-toi des matins de paix et de lumière,
Quand, sous le bruit léger des arrosoirs penchés,
Les papillons tendaient leurs ailes de poussière,
Décevantes aux doigts qui les auraient cherchés!

La nature vers toi présenta ses corbeilles,
Ainsi qu'une Pomone aux jardins surannés,
Et tu compris, et tu savouras ses merveilles,
Dans une âme avertie, aux dons prédestinés...

Que ta jeunesse en fleur reflète sur ta vie
Sa douceur, ses parfums, sa pieuse allégresse!
J'ai pu la faire heureuse, et maintenant j'envie
Aux destins qui viendront leur tâche de tendresse!

10 Octobre 1906.







FÊTE

Les échos d'une fête invisible
Ont traversé le silence et la nuit :
Bonds de valse en mesure sensible
Et coups d'archet, murmure, plus que bruit.

L'éclat nombreux du lustre qui brûle
S'éteint au tissu des rideaux soyeux,
Et dans le bal le plaisir circule,
Sans que rien dehors le trahisse aux yeux;

Aux alentours il règne un mystère
Que les astres d'or, dans le ciel ardent,
Cherchent à dérober à la terre,
Et qui resterait caché cependant.

Mais comme l'air qui bruit et chante
Et le flot grondant qui s'étale en pleurs,
Comme l'oiseau sur l'herbe penchante,
Et le sphinx virant au-dessus des fleurs,

Comme la cloche, au clocher transfuge,
Verse aux huis bien clos tous ses Angelus,
Le son ne peut avoir de refuge
Qu'il ne s'en évade et brise son flux!

Et l'évocateur fait un miracle :
Au treillis des sons il tend le tableau,
D'une fête agile en simulacre,
Brûlante de feux, souple comme l'eau;

Où la danse glisse en salamandre,
Lutin familier de deux éléments
Que leur contraste ne peut surprendre,
Agitant des fleurs et des diamants;

Des couronnes sur de jeunes têtes,
Aussi des rubans tournoyant au vol,
Et des traînes, comme les comètes
En font évoluer si loin du sol;

Et des regards! Ah! flèches croisées
En mesure, et, sous l'abri des cheveux,
Franges d'or brun ou boucles frisées,
Regards pénétrants comme des aveux!

Tout se révèle par la musique,
Volutes de l'air, frissons d'éventail;
Le jour blanchit en haut d'un portique,
Puis il se colore ainsi qu'un vitrail;

Silence et repos; la fête est morte;
J'en vois les débris sous mes yeux fermés,
Guirlandes à terre et qu'on emporte,
Et miroirs en deuil, lustres consumés!





NOVEMBRE

ARBRES parisiens, aux sèves mesurées
Par la pierre, l'asphalte et par le gaz ardent,
Vous portez des oiseaux et des nids cependant,
Et le soleil vous fait des branches empourprées;

Vous êtes la nature au milieu des palais,
Du morne cimetière et du faubourg alerte,
Vous dépassez parfois les murs d'un souffle frais
Où le hasard d'un fruit met une pulpe verte.

Ce soir, contre ma vitre, entre vos noirs rameaux
Où la feuille en détresse a des révoltes d'aile,
J'évoque un fleuve lent à sa rive fidèle,
Et la paix ancestrale où dorment les hameaux.

Paris, dont la rumeur a tinté dans un lustre,
De quelque choc lointain, sur son pavé heurté,
Paris, je l'entends bien, mais, rêvant de l'été,
Je me crois accoudée à quelque vert balustre.

Une abeille bruit, un liseron penché
Ferme comme un cornet sa corolle de soie.
Le soir rôde, un parfum pénétrant et séché
Jaillit sous l'arrosoir qui met la terre en joie.

L'heure est divine, ainsi qu'un sursis de bonheur
A tous ceux qu'accabla le mal obscur de vivre,
Souvenir d'oasis à goût d'arbre et de fleur,
Malgré la nuit, l'hiver et l'approche du givre!

Paris, 1902.





PATRIE

La France, dans mes livres d'enfant, apparue,
En zones que coupaient les fleuves écumeux,
Si vaste, mais encore à mes yeux inconnue,
Me semblait un jardin, là clair, ici brumeux.

La mer, sur plusieurs bords, en faisait des rivages,
Et ce mince trait bleu, rien que figuratif,
Que de départs, d'adieux et de vagues naufrages
N'a-t-il pas simulé pour mon esprit naïf !

Tout au centre enfermée, était l'Ile-de-France,
Comme un noyau de fruit, plutôt comme le cœur,
De tout ce grand pays, ignorant de l'offense,
Où Clotilde régnait près de Clovis vainqueur.

Des chênes, des forêts de chênes, la Bretagne,
Où les dolmens moussus se souviennent encor,
Où les calvaires vieux dressés dans la campagne
Sont jusqu'aux pieds des Christs fleuris de genêts d'or!

Sous les roses pommiers, la verte Normandie
De l'arche de Noé gardait tous les troupeaux
Et levait sa falaise, en rempart qui défie
Bien plus l'envahisseur que la force des eaux.

Près Tours, Lyon et Dijon, où croît le monastère,
Tous les fruits des vergers, étalés au ciel pur,
Attiraient les oiseaux que mire et désaltère
Le fleuve reflétant la beauté de l'azur!

Plus bas, sous les mûriers où se file la soie,
Et sous les oliviers amis d'antique paix,
Les moissons ondulaient que mûrit et que ploie
Le fort soleil, avec le vent complice et frais.

Les montagnes étaient bornes infranchissables,
Puisque je ne savais alors que mon pays,
Ses rivières, ses prés, ses forêts et ses sables;
Et des autres n'ayant encore rien appris,

Rien ne m'influençait pour n'aimer que toi seule,
O France dont j'étais une chétive enfant,
Me serrant tendrement contre l'antique aïeule,
Les mains pleines des fleurs de son sol triomphant;

Les yeux pleins du mirage ardent de sa lumière,
Variée au feuillage, aux souffles, aux saisons,
A la longueur des jours que mesure la terre,
A l'infini plongeant des vastes horizons!



MESSES LOINTAINES

DIMANCHES enfantins, grand'messes de village,
Dans l'étroit banc de chêne où ma grand'mère assise
Penchait sur son gros livre un vieux et doux visage,
Et me montrait comment on se tient à l'église;

Où le cierge bénit, quand j'allais à l'offrande,
Tout doucement, et droite, à cause de la cire,
Avait des rubans clairs et des fleurs en guirlande,
Houlette d'un troupeau que je croyais conduire!

Où je voyais des rangs de vieilles paysannes
Sans livre, mais aimant des lèvres leur prière,
Usant à deux genoux leurs jupes de basanes,
Et n'ayant pour prie-Dieu que les dalles de pierre.

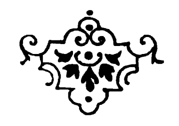
Je trouvais le temps long, parfois, pendant le prêche,
Et regardais aux murs l'ombre qui se retire,
Saint Sébastien, le bras transpercé d'une flèche,
Ou sainte Agnès, tenant la palme du martyre;

Puis, au fond de l'autel, une Vierge Marie,
Pour son Assomption s'enlevant sur un globe,
Et des anges volants, à la mine fleurie,
Entrevus dans son voile et les plis de sa robe;

Me demandant comment et par quel doux mystère
Ces anges, qui n'avaient que la tête et les ailes,
Pourraient jamais marcher s'ils descendaient sur terre,
Exilés un moment des sphères éternelles.

Blancheurs de ma mémoire, où l'orgue chante encore,
Où les coups de serpent succèdent à la cloche;
L'odeur du pain bénit, l'encens qui s'évapore
Se mêlaient aux tiédeurs de midi qui s'approche;

On sortait sur la place, et les tilleuls en dôme,
Tout bourdonnants alors de souffles et d'abeilles,
Frais au creux de leur ombre, enveloppés d'arome,
Semblaient continuer la messe et ses merveilles!





FEMMES

Si celui qui t'aima, trahi par de plus belles,
Un jour doute de toi, c'est l'injuste retour;
S'il s'en prend à ton cœur de leurs vœux infidèles,
S'il s'en prend à tes yeux tout éclairés d'amour

Et s'il les fait pleurer, laisse couler tes larmes,
Même tout en souffrant, car elles laveront
Au fond du souvenir les anciennes alarmes
Et l'ombre qu'il voyait aux pâleurs de ton front.

Dans la chaîne des temps, depuis la chute d'Ève,
Toute rose en l'Éden que dorait le matin,
La femme a supporté sans pitié ni sans trêve
Tous les ressentiments de son premier destin;

Victime de la faute, elle en eut l'esclavage,
Garda l'enlacement du mensonge en ses bras.
Lianes et buissons dans le jardin sauvage
Ont limité toujours sa raison et ses pas!

De la mère à la fille, et des unes aux autres,
Transmettons le fardeau, l'hommage et la douleur,
Et femmes, faisons-nous, pour les femmes, apôtres
Et mesurons leur vie aux peines de leur cœur;

Puisque le même crime a rendu solidaires
Marthe qui vit le Christ, Psyché qu'Éros aima,
Celles qui n'ont aux doigts que les grains des rosaires
Ou les brillants anneaux que l'amour enflamma;

Les recluses en Dieu, saintes désenchantées
Glissant au petit jour en l'ombre des arceaux;
Les mères s'endormant au rebord des berceaux,
Les folles que leur lampe éteinte a déroutées!





CHUTE DU JOUR

Le soir infiltre au cœur une mélancolie,
Et des brumes du ciel, pareilles au passé,
Sort le regret, dont l'aile grise se déplie
Et glisse en un murmure inquiet et pressé,
Chauve-souris gisant aux pierres qu'on oublie.

Tant que dure le jour, avide de clartés,
Rempli d'heures portant chacune son emblème,
Les premières sortant des voiles écartés,
En hâte, et secouant des torches dans l'air blême,
D'autres arrondissant aux siestes des étés

Leurs bras chargés de blés et parfumés de roses;
Ou remplissant des urnes fraîches aux étangs;
La pensée est active et se limite aux choses,
Elle admire le calme et la beauté des champs,
Se plaît au mouvement de leurs métamorphoses.

Mais les rayons tombants entraînent avec eux,
Vers la terre assombrie, un fluide où tout penche,
Aussi bien notre esprit soudain vague et peureux
Que l'oiseau qui se tait et fait plier la branche,
Que l'air plus lourd, parmi les taillis plus ombreux.

Tout ce qu'évapora ce soleil qui décline,
Larmes sur un visage, ou rosée en des fleurs,
Ou pensers affligeants, se reforme en bruine,
Sur la pente menant au gouffre des douleurs :
Le soir descend, pendant que monte la colline.

Pray, 1903.





LE CHARIOT

Pour Lucien Daudet.

Le Chariot, au plus profond des cieux,
Resplendissant du feu des sept étoiles,
Brancard levé, songe, silencieux,
Qu'il a perdu ses jantes et ses toiles!

A mi-chemin d'Arcturus et du Lion,
Il doit souffrir de paraître inutile.
Lui qui connut les guerres d'Ilion,
Et qui servit au siège de la Ville.

Il vit Hélène et Clytemnestre, Hector,
Tous les triomphes et tous les désastres,
Avant d'être rivé par sept clous d'or
Dans la magie éternelle des astres!

Il vit aussi Moïse et le Jourdain,
Puis il traîna dans les folles arènes,
Néron chantant, une lyre à la main,
Quand les chrétiens gémissaient sous les chaînes.

Il fut le char d'Élie au ciel porté;
Quand Apollon confia l'attelage
A Phaéton, il fut précipité
Au sein des mers, dans la nue et l'orage!

Et maintenant démonté, glorieux,
Marqué de feu pour l'antique servage,
Il fait la nuit plus belle, et, par les cieux,
Très lentement évolue et voyage.





PORTRAIT

D'UNE FEMME INCONNUE

QUEL attrait curieux, inquiet et jaloux,
Dans ce titre : *Portrait d'une Femme inconnue!*
Les yeux pers ou foncés, les cheveux bruns ou roux,
Rêveuse, ou présentant des fleurs dans sa main nue,
Son image persiste et se reflète en nous;

Ce n'est plus une femme, humble ou patricienne,
Marguerite ou Thérèse, Angélique ou Ninon,
Si d'un regard chacun pouvait la faire sienne,
Chacun à son désir, lui donnerait un nom :
C'est l'Ève tentatrice et son énigme ancienne.

C'est la femme, en un mot; la femme seulement,
Quoique par un détail l'image soit datée :
Les perles des Valois sur son ajustement,
Ou quelque fanfreluche aux épaules jetée,
Le ruban qui séduit, ou le bandeau qui ment!

C'est la femme! et le peintre, en la première pose,
Qui traça la beauté, le premier en souffrit,
En mettant sur la joue un peu d'ambre et de rose,
En arquant d'un pinceau si léger le sourcil,
Sachant qu'il travaillait pour la métamorphose

Du temps inexorable et du long avenir!
Et qu'il fixait bien moins un charme de jeunesse,
L'épanouissement de ce qui doit finir,
Qu'une forme pour le rêve et pour la caresse
Et la tentation des lustres à venir!





LA MAISON DES ANGES

En face de l'église est la maison bénie
Que des anges sculptés gardent avec orgueil.
Leur ailes qu'ils replient sont bien en harmonie
Avec le toit penché que le temps humilie,
Comme il ébrèche encore une marche du seuil.

Ces vieux logis livrés à l'assaut d'une ville,
Avec ses bruits, l'élan de son impiété,
Protègent, tout au fond de leur abri tranquille,
Une cour, puis un arbre à hauteur de la tuile,
Presque un cloître, et le puits qui tombe en vétusté.

3.

Je voudrais te donner cette maison, Edmée.
Tu saurais y murer ton cœur fier et pieux,
Y conserver toujours en ton âme charmée,
Comme, en un sachet blanc, une essence embaumée,
L'amour de tes parents et la foi des aïeux.

C'est cela que, croisant leurs ailes empennées,
Avec un pur regard mais qui ne cède rien,
Les anges garderont encor bien des années,
Après tant de Saluts et tant d'heures sonnées
Au clocher qui leur fut un fidèle gardien.

Tours, 1904.





SILENCE !

Je crains l'archet vibrant aux nerfs des violons,
Qui les déchire en les frôlant, ou les effleure,
Et le filet des sons sous la harpe qui pleure,
Prenant les notes d'or en tremblants papillons.

Je crains le cor aussi, répondant à l'automne,
Dans les vastes forêts que sa plainte remplit;
Sous les pas des chevaux la feuille tourbillonne,
Et dans le soir tombant résonne l'hallali!

Et sans voir le clocher, je redoute la cloche.
Quel espoir a sonné plus haut que son métal,
Mêlé d'un argent clair parmi le fer rival,
Battement mesuré qui s'éloigne et s'approche?

Défendez-moi de l'air, par l'oiseau fait de cris,
De l'eau battant l'écluse en colère sonore,
Musique d'éléments, où j'ai si bien compris
Ce qui souffre au couchant et se plaint dans l'aurore!

Tout rythme est un départ vers d'inconnus lointains,
Toute corde un tremplin vibrant à la pensée;
Des vagues et des sons les contours incertains
S'élargissent, pareils, sur la mer angoissée!

Mieux vaut ne rien entendre, à qui n'offre jamais
Sa vie à la chimère ailée et triomphante
Qui supprime l'espace, et cherche les sommets,
Et peut forcer l'azur de ce ciel qui nous hante!

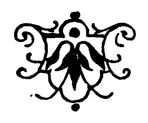




NUIT

Je regarde la nuit noire de ses fantômes,
En deuil du jour,
Prête pour les fadets, les sylphes et les gnomes,
Et pour l'amour!
Calme, silencieuse, et porteuse de rêves
En ses tissus
Recouvrant les forêts, les ravins et les grèves
Aux yeux déçus!
Morte, l'activité qui remue aux lumières,
Chante au soleil!

Et sur les prés fauchés fait voler en poussières
Le sol vermeil;
Qui fait s'éclabousser le sillage des barques,
Sous l'aviron,
Et du cadran solaire interroge les marques,
Chiffres en rond.
A peine un oiseau crie et la fourmi s'arrête;
Le mouvement,
C'est le rayon qui marche; et l'on sent la nuit prête
En s'endormant!
Dormons; qui peut scruter les ténèbres profondes
Sur son chemin,
Ou le silence énorme étendu sur les mondes,
Jusqu'à demain!





AME SIMPLE

La pauvre paysanne, en place dans Paris,
Est entrée à l'église à l'heure de l'office,
Raconter son exil avec son sacrifice
Et cet étrange mal qu'on dit mal du pays,
Qui nous étreint le cœur comme dans un cilice;

Son costume surprend : à cinq rangs de velours,
Le corsage croisé sous le fichu de bure,
La coiffe aux ailerons de fine dentelure,
Et le tablier vert sur la robe aux plis lourds;
Elle vient de Bretagne et de la côte dure!

Sans chaise ni prie-Dieu les bras tendus et droits,
Vers son Sauveur qui l'aime à cause de sa peine,
Tour à tour enviant Marie ou Madeleine,
Elle fait sans fléchir son long chemin de croix,
Les genoux ramassés sous sa jupe de laine.

Mais que l'église est grande en ce pieux parcours,
Et que l'autel est loin pour sa brève prière !
Qui l'entendra, montant aux colonnes de pierre ?
Si Dieu ne la reçoit, d'où viendra le secours
A l'angoisse qui tient son âme tout entière ?

La haute nef a trop de cierges allumés,
L'orgue est comme un tonnerre ; et la Vierge Marie
Comme une reine a des colliers de pierrerie ;
Son bel enfant, un globe entre ses bras fermés,
N'est plus l'Enfant-Jésus que l'on aime et qu'on prie !

Elle revoit alors son modeste clocher :
Sur le seuil qui s'affaisse, une marche branlante,
Les fonts sont au revers de la porte battante,
Avec la corde, où le sonneur doit s'accrocher,
Pour les glas et les angélus à nuit tombante !

Voici les bancs de chêne où traînent les missels,
Car chacun tient toujours même place à l'église;
Et la chaire à prêcher, à la tournante frise
Faite de fleurs, d'oiseaux, d'arbres essentiels,
Où des anges volants s'entrevoient par surprise;

Le cimetière aussi : c'est par là que l'on vient,
En côtoyant ses morts, à Dieu qui vous appelle;
Les croix font le sentier de la vieille chapelle,
Les tombes, les bouquets; on pleure, on se souvient...
Et l'heure de la Messe en est plus solennelle!

La lumière du jour entre par le vitrail,
Que frôle le dessin d'une vigne enlacée,
Et cette même vigne en dentelle est tracée
Sur la nappe d'autel; le plus petit détail
Émeut la pauvre femme et trouble sa pensée.

Le soir, au fond du chœur, la lampe qui brûlait,
Terne, devient plus vive et paraît une étoile,
Protégeant le petit navire avec sa toile,
Suspendu dans l'espace et comme s'il allait
Partir dans l'infini que la foi nous dévoile.

Qu'il faisait doux prier dans l'ombre qui noircit,
Où sont les revenants du souvenir fidèle !
Sa mère, tout enfant on priait auprès d'elle ;
Son père, du naufrage on lui fit le récit ;
Et celui qui l'aimait et qui la trouvait belle !

Mais tous ces pauvres gens ne viennent plus hanter,
Dans Paris trop bruyant, la route longue à suivre,
Et si, pour l'éprouver, Dieu la condamne à vivre,
Ainsi que son Sauveur, il lui faudra porter,
Toute seule, sa croix, au ciel qui nous délivre !

Paris, 1904.





MIRAGES

Au cours de quelque marche, et dans la traversée
De la foule, et parmi des milliers d'inconnus,
Il s'évoque souvent, au fond de ma pensée,
Des traits familiers et du lointain venus.

Et c'est d'entre les morts que cette ressemblance,
En mirage trompeur, poursuit mon souvenir,
Non parmi les plus chers que je sais retenir,
Dans une inséparable et muette présence.

Mais ceux-là dont la vie a peuplé le chemin,
Rencontres d'une fête, ou de moindre aperçue
Dont j'ai connu le nom, dont j'ai serré la main,
Triomphants, ou portant quelque mine déçue,

Regardés à l'instant qu'ils dominaient le flot,
Puis retombés dans le naufrage et la tempête,
Ressurgissent portés au hasard d'un îlot,
Dans ces courants humains dont une rue est faite.

Et je dois réfléchir alors qu'ils sont allés
Trop loin pour nos regards limités à la vie,
Que je ne puis les voir, heureux ou consolés,
Qu'une forme jamais aux tombes n'est ravie.

Pourtant quelque reflet, venu des cieux cachés,
Des soleils disparus, des étoiles absentes,
Ne peut-il subsister des morts, vite arrachés
A l'ombre immense où s'élaborent leurs attentes?



*
* *

Les yeux fermés, encor dormants,
J'entends le réveil de la ville,
Voix, rumeurs ou mugissements,
L'écho d'une cloche fragile
Dans l'air et ses bruissements.

J'entends de la gare lointaine
Les appels pressés du départ
Et ceux, plus longs, de la sirène
Qui déchirent l'épais brouillard
Recouvrant les quais de la Seine.

Portant les morts et les vivants,
Roulent les trains et les voitures,
Cependant que sur les toitures,
En flocons légers et mouvants,
Monte la fumée en voilures.

Tout annonce et promet le jour.
Qu'apportera-t-il en surprise ?
Il élargit son aube grise,
Que le soleil dore en pourtour,
Et Matines sonne à l'église !





L'ONDÉE

L'ONDÉE : au ciel serein un nuage qui court,
Et recouvre bientôt le soleil invisible,
Puis l'eau jetée à flots comme sur une cible,
Et le crépitement des gouttes, tour à tour;

Voile sur l'horizon et réseau sur le fleuve
Dont le courant semble piqué de mille dards.
L'air boit en s'agitant, sur les routes épars;
Silencieusement le sol fume et s'abreuve!

Le déluge et la nuit aux âmes sont présents;
Un crépuscule hâtif élargit le mystère;
On ne reconnaît plus ni le ciel ni la terre :
L'ancien monde est peut-être au terme de ses ans.

Le vol d'un pigeon blanc ajoute à la légende;
Il se débat, perdu dans le nuage noir,
Cherchant l'abri, le toit à rebords du manoir,
Mais le vent le rejette, et sa détresse est grande!

Plus d'oiseaux, hors celui que l'arche fit partir
Vers les monts submergés de la vieille Arménie.
Plus de chansons : l'averse est la seule harmonie
Du baptême sans fin qui veut tout engloutir.

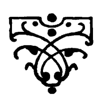
Mais depuis l'horizon, et par-dessus la Loire,
L'arc-en-ciel se dessine en un pont fabuleux,
Mélangeant ses rayons rubis, orange et bleus,
En cordages flottants, en mirage de gloire!

La buée au contact se disperse et se fond.
Sur les coteaux baignés d'une beauté nouvelle,
La route se découvre et le toit étincelle,
Le ciel paraît plus pur et le bois plus profond.

Aux replis du terrain surgit l'humble village,
Groupant ses toits de chaume au pied de son clocher,
Le regard alentour est heureux de chercher
Un troupeau qui chemine et qu'attardait l'orage...

Tout renaît et s'exalte, et volent les oiseaux.
Le soleil resplendit, fidèle à la Promesse,
Il n'est plus de déluge ou d'ire vengeresse,
Car le Dieu de Noé plane et commande aux eaux.

Pray, 1904.





CHANTELOUP

Pour Madame Léon Daudet.

CHERCHEZ la place; où fut le féerique château?
L'herbe pousse et verdit les profondes allées,
Et la pagode seule, au milieu du plateau,
Témoigne pour la fin des grandeurs écoulées;

Elle monte amincie en étages nombreux,
Triomphante au sommet, et de bases fragiles;
Le vent qui l'escalade, avec ses bonds frileux,
Fait trembler les balcons, les grilles et les tuiles;

Il souffle, il agrandit l'espace limité
De la calme Touraine, indulgente aux ruines,
Vers Amboise, au royal domaine inhabité,
Vers la Loire, argentant le pied de ses collines.

Un grand ciel se déploie entre les arbres roux;
La forêt, du passé, garde dans ses murmures
Le nom de ce qui fut, un siècle, Chanteloup :
Un peu de gloire, un peu de faste en ses ramures,

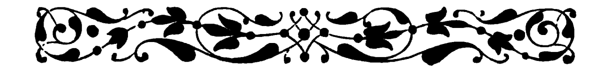
Et dans ses carrefours : celui du Grand Veneur,
La route de Penthièvre, avec celle du Maître,
Le souvenir des sons de trompes en l'honneur
Des Choiseul, s'élevant sous le chêne et le hêtre.

L'aveugle étang, sans rien qu'il baigne ou qu'il reflète,
N'est qu'une immense coupe aux multiples roseaux;
Autrefois il a vu plus d'une belle fête,
Et des barques rayant le cristal de ses eaux!

Des barques débordant de chatoyantes soies,
De rameurs d'opéra, de femmes en atours,
De musiques aussi, chantant les courtes joies,
Les dépits souriants des légères amours.

Des marches tout au bord descendent vers la terre
Où cette eau se perdit, détruisant son miroir.
Et le passant rêveur, en l'éclat d'un beau soir,
Songe aux *Embarquements,* les derniers, *pour Cythère!*





AU LOIN

Le râteau promené dans les blondes allées
Trace des chemins creux pour la sage fourmi,
Pour la mésange et pour les bestioles ailées
Qui cherchent un brin d'herbe ou bien un grain de mil.

Mon esprit, voyageur d'un désir ou d'un rêve,
Suit les sillons menus et si vite comblés,
Pendant que l'heure passe et que le jour s'achève
Dans le ciel aux aspects purs et renouvelés.

Il rejoint le domaine où les fleurs avaient l'âge
Et l'éclat attendri de mon jeune printemps.
Si mon premier espoir naquit sous son feuillage,
Mon premier regret dort au fond de ses étangs;

Si j'ai vu la nature et gardé son empreinte,
Comme un voile impalpable et de parfums tissé,
Qui fit mon esprit clair et mon âme sans crainte,
Et me donna le goût des choses du passé,

C'est aux vieux murs rejoints par des chaînes de lierre,
Aux bancs rivés au sol plus fort que des tombeaux,
Aux charmilles, gardant des voûtes de lumière
Dans l'entrelacement ancien de leurs rameaux,

Aux sources dont l'eau vive emplissait les fontaines
D'un flot presque invisible à force d'être pur,
Que j'ai dû mon regard vers les heures lointaines,
A travers les chagrins de ce monde peu sûr!

J'évoque, en les faisant revivre, ces journées
Où tenait la beauté de toute une saison;
Ces parterres fleuris, aux plantes surannées,
Pieds d'alouette, œillets et roses à foison;

Ces pommiers supportant les lessives d'automne
Dont les linges claquaient, étendant leurs blancheurs
Sur les prés; et le chant égal et monotone
Des perdrix rappelant, là-bas, loin des faucheurs.

L'orangerie avec son goût aromatique
D'herbier, de feuille sèche et d'hiver attiédi,
Et dont j'ai retrouvé le charme nostalgique
Au désordre embaumé des jardins du Midi.

. . . .

Bruit léger du râteau, rythmé comme la vie,
Faisant tomber le temps comme d'un sablier.
Je l'écoute, à la fois douloureuse et ravie
De ne pouvoir revivre ou savoir oublier!



EAUX PROFONDES

Quel miroir font les yeux que remplit une larme
En fleurs qu'inonde le matin !
Leur bleu reflète des violettes de Parme,
Le jais s'assombrit sur leur tain !

Et comme cette eau vient d'une source profonde,
Puits de silence et de clarté,
Elle réfléchit mieux que le visible monde
Une intérieure beauté ;

Mieux que le vent qui passe, en jonchant les allées,
L'orage d'un printemps d'amour,
Mieux que le tourbillon des abeilles ailées,
Tout l'essaim des peines d'un jour.
. . . .

Rosée, ondée, étang obscur ou large fleuve,
A la mesure des douleurs
S'emplissant, s'épandant, afin que l'on abreuve
Son cœur aride avec ses pleurs!





OISEAUX

OISEAUX, je vous aime et j'envie
Votre réveil harmonieux
Qui boit l'air et chante la vie
Quand sont encor fermés nos yeux.

Vos cris volants, votre allégresse,
Poursuivant nos rêves enfuis,
Célèbrent d'anciens paradis,
Jardins clos de notre jeunesse;

Des rosiers en fleurs vous allez
Au chêne vêtu de feuillage,
Joyeux, vifs, rapides, ailés,
Ainsi que l'aube et le voyage;

Et, soit que d'un arbre habitant,
D'une prairie ou d'un bocage,
On vous voie aise et voletant
Autour d'un nid, loin d'une cage,

Ou que venant de la hauteur,
Sous l'abri d'un toit faisant halte,
Vous soyez le petit chanteur
Dont la voix grandit et s'exalte,

Oiseaux, pinsons, chardonnerets,
Mésange bleue et familière,
Vous que l'hiver prend dans ses rêts
Ou qui fuyez vers la lumière,

Je vous aime; et vous, rossignol;
Les geais riant en haut des branches;
De toute plume et de tout vol,
Et vous surtout, mouettes blanches

Qui, venant de la haute mer,
Suivez le courant de la Loire
Et trempez dans son flot de moire
Votre aile où luit le sel amer;

Qui criez à nos âmes faites,
Aux doux horizons étagés,
Tout le délice des tempêtes,
De la tourmente et des dangers!

Pray, 1904.





CRÉPUSCULE PARISIEN

Pour André Germain.

Cet oiseau que j'entends à la fin des journées,
Dans le déclin du jour élevant une voix,
Réveille dans mon cœur, au delà des années,
Des chagrins assoupis, des plaintes enchaînées,
Ce que j'ai dû souffrir et céler quelquefois.

Il s'anime et répand ses deux notes pareilles
Dans le jardin désert qui s'émeut alentour;
Il répond à la vasque, où les pieds de l'amour
Sont baignés du jet d'eau monotone aux oreilles,
Et mon âme et l'oiseau se plaignent tour à tour.

Ainsi, par le secours mystérieux des choses,
Nous pouvons épancher nos douloureux secrets.
Tout alterne et s'échange en ces métempsycoses :
Si les amours défunts gisent au cœur des roses,
L'oiseau garde en sa voix l'accent de nos regrets !

Et l'onde prisonnière en larmes s'amoncelle,
Rythme le crépuscule, aux massifs, déjà noir.
N'est-elle pas aussi complice qui décèle
Auprès du pâle amour dont le marbre ruisselle,
L'abandon, la langueur confidente du soir ?

Paris, 1905.





SOMMEIL

J'OFFRE au sommeil qui vient ma fatigue et mon rêve
Et mes actives mains qui se reposeront;
Dans le dernier rayon de ce jour qui s'achève,
Les regards de mes yeux, les pensers de mon front;

Mes cheveux détendus en coiffure sévère
D'éventail qui se ferme ou de vague au repos;
Mon souffle où les chansons eurent la voix légère
Et qu'émut le refrain des fragiles pipeaux;

Le chapelet où tient ma tranquille prière,
Dans le suc hyalin de ses grains transparents;
L'aiguille et les ciseaux de tâche coutumière
Et la plume et le dé, précieux et différents.

J'offre encor mon sommeil que hante l'autre vie,
A ceux aimés qui s'endormirent avant moi
Pour ne plus retrouver la lumière ravie,
Et dont le souvenir est fait de mon émoi,

Afin, s'il se pouvait, les revoir dans un songe,
Bien plus beaux qu'ils n'étaient en leurs jours révolus,
Ou que Dieu me rejoigne à ceux qui ne sont plus,
S'il veut que mon sommeil confiant se prolonge!





SONNET DE TOURAINE

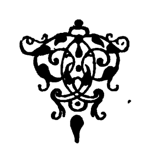
Le vent qui souffle ici, c'est le vent des ruines;
Je l'entendis naguère à Loches, le château
Qui croule pierre à pierre, au fond de ses ravines;
A Chinon où Jehanne arbora son drapeau!

Il gémit aux donjons de Saint-Mars et de Luynes,
Sous les poutres d'un chêne indestructible et beau,
Dans Montrichard encore; et c'est lui qui t'incline,
Passé de notre France, au revers d'un tombeau.

Il détruit à la fois les tuiles et l'ardoise,
Les meneaux à fleurons de Chambord et d'Amboise,
Ce qui fut glorieux, dominateur, royal;

Et le même, inclinant des herbes au passage,
Fait trembler les rosiers de quelque ancien bocage,
Et les piliers branlants d'un porche féodal.

Pray, 1905.





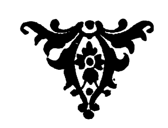
MATINS

MATINS heureux, matins en joie
Où tout sourit aux yeux rouverts,
Où la vie en fleur se déploie
En mille espoirs feuillus et verts;

Où l'on désirerait l'épreuve
Sur l'armure aux forces trempées,
Dont l'âme fière et toute neuve
Recouvre des traces d'épées.

C'est du courage qu'on respire
Dans l'air où résonnent des chants.
Hier, sûrement, était pire,
On a connu tous les méchants!

Et c'est l'allégresse sans cause,
Et le regard au ciel clément,
La respiration, la pause,
L'Alleluia d'un cœur aimant!





SACRIFICE

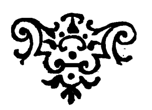
BRULER des fleurs!
Jeter au feu qui les dessèche
Et ces pâleurs,
Et ces roseurs de pulpe fraîche!

Pour le bûcher,
Le lys pur qu'on voue au martyre,
Sans arracher
Ses fleurons en forme de lyre!

Hors du Nevers
Ou du Rouen qui prit les tiges
En bouquets verts
Disperser ces légers vestiges!

Incinérer
La rose et l'iris, sachets vides,
Où deviner
Encor l'été, les jours limpides!

O cruauté!
Ce qu'abreuvait rosée et pluie
Au feu jeté,
Tout ce bouquet que l'on délie!





CLOCHES

LAISSEZ entrer la voix des cloches
Par les volets ouverts tout grands!
Portant des appels, des reproches
En sons émus, en sons vibrants.

Elle pleure, elle insiste, ardente,
Et suspend un moment le cours
Et l'habitude indifférente
Des heureux et des mauvais jours.

Elle frappe l'air et nos âmes
Du même battant solennel :
C'est un tocsin contre les flammes,
C'est un recours vers l'Éternel !

Qu'elles entrent, les cloches saintes,
Avec les lueurs du matin
Qui s'élargissent à leurs plaintes
Tout autour d'un clocher lointain ;

Que midi s'égrène et s'embrase
Au branle de leurs carillons,
Que l'Angélus, phrase par phrase,
Mesure l'heure et ses rayons ;

Et que, grâce à leur vieux cantique,
La chute émouvante du soir,
Lente et balancée en musique,
Nous réserve encor quelque espoir.





LES CHARMILLES DE CHARME

Les charmilles de charme, au début de l'automne,
Semblent un treillis clair semé de pièces d'or,
Un bois mystérieux dont le regard s'étonne,
Comme un rêve, flottant, léger comme un décor.

On marche sur un sol ouaté de feuilles mortes.
Nul bruit, nul froissement des rameaux enlacés
S'arrondissant là-bas, formant comme des portes
Sur un ciel aux effets tendrement nuancés.

Je veux y promener, non pas des espérances,
L'avenir, comme un soufflle en avant, frappe au cœur,
Mais de vagues regrets et des réminiscences,
Tout ce qui nous rejoint au passé, ce vainqueur!

Sur ces arbres j'épie une date incrustée,
Un chiffre entrelacé que la sève, en pleurant,
Aurait fixé parmi cette mousse argentée
Qui dit l'âge lointain du bocage attirant;

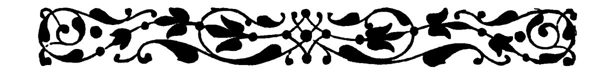
Rien; et ceux dont les pas suivaient quelque chimère
Sous l'ombre dentelée, en elle évanouis,
Victimes de l'amour et du temps éphémère,
Sont morts deux fois, de la nature et de l'oubli!

Pourtant je chercherai leur trace en ces allées,
Qui toutes s'unissaient au point du rendez-vous,
Puis s'écartaient, comme les branches étalées,
D'un éventail sylvestre ouvert à petits coups.

Je reconnais leurs voix frôlant comme la feuille,
Leur marche éteinte est en écho parmi le sol,
Dites-moi la chanson pour que je la recueille,
Qui sur vos lèvres, revenants, prenait son vol?

Les charmilles de charme, en leur grêle ramure,
Depuis plus de cent ans ont dû la conserver...
J'écoute si le vent ou l'oiseau la murmure,
Moi, je ne sais ici que me taire et rêver!





PRIÈRE

Sainte Vierge Marie, ayez pitié des mères!
Soit que, dans le recoin de quelque autel obscur,
Une humble image, ouvrée en un bois sombre et dur,
Incline votre enfant vers nos vœux éphémères,
Tendant ses deux bras courts, avec son regard pur!

Soit que belle et parée au bord d'une chapelle
Où s'inscrivent les vœux sur le marbre et sur l'or,
Vous portiez la couronne et gardiez le trésor
Des prières, ainsi qu'une Reine immortelle.
Vierge Marie, ayez soin des mères encor.

Ou que de blanc vêtue et de bleu ceinturée,
Dans le décor de la montagne et du cours d'eau,
Vous fassiez le miracle et l'accordiez plus beau,
Aux humbles, aux enfants, dans la foule serrée,
Sainte Vierge, écartez les mères du tombeau!

Notre espoir est en vous, par le lys et par l'Ange,
Par la crèche de chaume et la Nativité,
Par la croix du supplice; avec humilité,
Nous n'avons de recours, en cette vie étrange,
Que dans votre pouvoir, Mère, et votre bonté.





*
* *

Que dit l'arbre incliné vers l'arbre qui se penche,
Le frôle au souffle tiède, orageux, de l'été?
Que murmure la feuille à la feuille, et la branche
Au rameau confident, inquiet, agité,
Qui s'éloigne et revient dans la lumière blanche?

Le chêne à l'orme vieux? près du fleuve mouvant,
Le peuplier mêlant ses verts au gris du saule,
Que nous figurent-ils, aux caprices du vent?
C'est un flot de cheveux jeté sur une épaule,
La frange d'un fichu, les plis d'un vêtement!

L'apparence de vie humaine en ces ramures
Anime la tourmente et sait nous émouvoir,
Par tout ce qui s'entend de chocs et de murmures
Qui balancent des nids, et font aussi pleuvoir
Les corolles avant que les pulpes soient mûres.

Les arbres prisonniers tendent comme des bras
Leurs rejets; et dans les tournoîments de leur cime,
Tient l'effort d'échapper au sol opaque et bas,
Et de s'unir dans ce vertige de l'abîme
Que l'espace profond ouvre, et ne livre pas.





DEUX NOVEMBRE

Oui, je sais, aujourd'hui donnons notre pensée
Tout entière aux absents qui prirent notre cœur
A la terre pesante où leur marche est tracée,
Au ciel qui les retient dans sa froide splendeur.
Pensons aux morts!

Pourtant, nous le savons, à chaque heure sonnante,
A chaque jour portant son hymne et son devoir,
Nous songeons, esprit faible, inquiet, âme errante,
A tout cet infini qu'on ne peut concevoir,
A nos chers morts!

Et devant le miroir où tient mon espérance,
Je les vois revêtus de calme et de beauté :
Soit dans leur attitude et leur pli de souffrance,
Ou le rayonnement de leur activité :
Sont-ils bien morts?

Mon père se penchait ainsi sur sa lecture,
Ou vers son chevalet, unissant des couleurs,
Et relevait son front qu'éclaire et transfigure
La présence de ses enfants contre son cœur.
Cruelle mort!

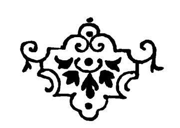
Ma grand'mère, au soleil, en robe claire et mauve
Parcourait ses jardins, du parterre au verger,
Résignée au sourire; ayant la foi qui sauve,
Un sort de dévouement si doux à prolonger.
Sereine mort!

Toi, tu n'as pas cessé de vivre en ta famille,
Ta table de travail est au milieu de nous,
Je t'y vois méditant; et tes fils et ta fille
Se haussant à ses bords, et te défendant tous
Contre la mort!

Le frère de mon père, et la sœur de ma mère,
Si proche parenté qui nous fait ressemblants
A nos communs aïeux, au lointain cimetière
De province, ont trouvé le terme de leurs ans
Absents et morts!

Aujourd'hui nous portons des gerbes, des couronnes
Moins lourdes que le poids multiple des regrets,
Des fleurs, beaucoup de fleurs aux senteurs des automnes
Que détrempe la pluie, en pleurs sur les bouquets.
Parons nos morts!

Paris, 1905.





TAPISSERIE

Ce sont des arbres verts avec des branches bleues,
Et des feuillages, brin par brin entrelacés;
Des paons, laissant traîner et s'arrondir leurs queues,
Sur des perrons aux blancs balustres espacés;

On dirait qu'une source a surgi dans la trame
Des laines, que le temps patient adoucit;
Des roseaux sur les bords ont des reflets de lame,
Un perroquet s'y mire en becquetant un fruit...

Paysage de rêve et du passé; figure
D'un repos de poète en mirages savant :
C'est ainsi qu'il aimait et comprit la nature;
Pas un nuage au ciel, pas un souffle de vent,

Mais des toits entrevus en haut d'une colline,
A demi dégagés des molles frondaisons;
Le parc en plusieurs plans s'élargit et s'incline,
Ménageant les bosquets, les prés, les horizons;

Et voici qu'aux deux bouts des ombreuses charmilles
Apparaissent, vêtus pour des fêtes de cour,
Deux danseurs de pavane, aux roses cannetilles,
Les doigts tendus pour se rejoindre en un détour :

Ils complètent ainsi le tendre paysage,
Et j'entends la mesure, et je sais le refrain,
Que marque, en témoignant des grâces d'un autre âge,
Leur pas fantôme, à l'invisible tambourin!





SOUVENIR

UN dimanche matin de ma dixième année,
C'est l'été; la charmille est de ses fleurs ornée,
Au faîte des tilleuls, c'est le bourdonnement
Annonçant la chaleur et son rayonnement.
Mon père tient un livre, et pour lui faire face,
Je marche à reculons, et sautille sur place!

Il lit des vers et me les fait dire après lui.
C'est Lamartine ou c'est Hugo dont le nom luit

Au delà de l'exil, comme un astre qui brase
Et domine la mer, dans la gloire et l'emphase;
C'est Vigny qui médite, ou c'est Valmore en pleurs.
J'écoute, en admirant les sons et les couleurs;
Le rythme se confond aux rumeurs des abeilles
Qui, sans les voir, mettent leur chant à mes oreilles,
Les rythmes et les mots dans la sonore voix,
Plus grave maintenant, venant de l'autrefois
Au parfum des tilleuls, mêlés dans l'air mouvant
Se jouaient au-dessus des arbres, dans le vent.

Je connus la nature alors en poésie,
Dans ce parc, à cette heure, en la saison choisie;
Si bien qu'au souvenir, je ne sais plus vraiment
Ce qui dut m'émouvoir le plus profondément
De l'été renaissant sous l'antique charmille,
Ou du père penché vers sa petite fille,
Ou du verbe enchanteur dont j'ignorais l'essor,
Flèche au profond azur, astre errant, oiseau d'or!





PROMENADE

Pour Monsieur François Coppée.

EST-IL rien plus charmant en province française
Que de s'en aller libre, et l'esprit à son aise,
Parcourir tout un jour les routes et chemins?
C'est la fin de l'été, ce sont ses lendemains
Déclinant vers l'automne, où la terre encor sèche
Dégage ses parfums dans la brise plus fraîche;
L'allure des chevaux s'active et s'en ressent;
Et sur le terrain net, qui monte et qui descend,
Leur pas soulève à peine un flocon de poussière.
Nous sommes dans la plaine, et là-bas la rivière

S'étend comme un miroir pour le ciel transparent.
Ses îles en bouquets rompent son flot errant,
Nulle barque n'y passe, encor moins de fumée :
C'est la Loire inutile en ses bords enfermée.

Les prés sont moissonnés, mais la vigne rougit.
La route, devant nous, s'étend et s'élargit
Jusqu'à nous étourdir d'un vertige d'espace ;
Alors chaque détail nous charme et nous délasse.
La clôture où le temps, brisant les menus bois,
Laisse passer des fleurs, à la mode autrefois :
Vieux dahlias, phlox de neige et ces plantes grimpantes
Qui rampent en mettant des tiges sur les pentes.
Un volet détaché de quelque vieux manoir
S'ajuste à la chaumière, et l'on y peut revoir
Le dessin régulier datant de Louis Seize;
Ici la tour résiste, et là-bas le toit pèse;
Deux pavillons anciens, dans les lierres perdus,
Gardaient le parc absent et l'aire confondus,
Une vache pâture où le mur fait la brèche,
Plus loin un paysan, accoudé sur sa bêche,
Figure un frontispice aux rustiques travaux;

On traverse un village. Au bord de ses caveaux
S'érigent des maisons, des toits, des cheminées
Arrivant jusqu'au sol fleuri de graminées;
L'église y tient par une voûte, et le clocher
Est du même granit bleui que le rocher.
Un rideau s'est levé, juste à notre passage,
Une coiffe en l'écart apparaît blanche et sage,
Et tenant du village, encor plus du couvent,
Se dérobe, et reprend sa place sous l'auvent.
Que d'enfants! presque autant que d'oiseaux sur la route
Qu'ils traversent avec de grands cris de déroute,
Comme font, au déclin du jour, les martinets!

Des arbres maintenant surgissent des guérets;
Chênes et châtaigniers éventrés par l'orage
Centenaires et dont l'écorce indique l'âge;
Puis nous entrons dans les grands bois profonds et sourds
Et roulons sur la mousse étalée en velours...
Bourdonnements nombreux dans l'ombre et le silence,
En flot aérien qui tombe et recommence,

Dans la vaste forêt, mère des continents!
Elle couvrait tous les pays environnants
Et le long des moissons comme au bord des clairières,
On voit des genêts d'or mêlés à des bruyères.

Mais l'allée aux chevreuils s'écarte en s'abaissant.
L'horizon apparaît alors, éblouissant,
Aux plans superposés, variant l'atmosphère
Du bleu pâle du fleuve à la vive lumière.
Les coteaux ont le voile en brume des lointains.
Un château s'y devine aux contours incertains,
Perdu dans le feuillage; un autre, en sa clôture,
Laisse voir des frontons de vieille architecture,
Des tourelles sortant des jasmins enlacés :
C'est un domaine au nom de grands exploits passés;
Une bataille fut célèbre à cette place,
Puis une favorite, abusant de sa grâce,
Y fit dresser le pont-levis devant un roi.
Les temps sont apaisés, nivelés, sans émoi.
Du haut du colombier un oiseau nous regarde,
Et, tirant sur sa laisse, un chien seul fait la garde.

Nous descendons vers l'eau, fatigués des hauteurs.
C'est l'écluse, un moulin, les fléaux des batteurs
Retentissent égaux dans le noir de la grange.
Au retour nous suivrons le fleuve, il luit et change
A tous les chatoiements du ciel capricieux;
C'est un enchantement varié pour les yeux :
Gouffres verts recélant le triton, la sirène;
Archipels que le flot en glissant ride à peine;
La brise du couchant frappe aux vitres du bord.
Puis tout s'apaise, ainsi qu'en un vaste décor
Où l'on aurait baissé les splendeurs de la rampe!
Les passants, les maisons dans une vieille estampe,
Sont découpés avec leurs aspects du passé
Dont le contour saillant est bientôt effacé.

Le silence assoupit la campagne déserte,
On ne sait si le fleuve est bleu, la plaine verte;
L'eau qui coule nous fait penser au temps qui fuit.
Qu'est-ce qu'un siècle, alors qu'on voit tomber la nuit?
Tout se transpose au vague ébloui de notre âme;

Nous avons en un jour, parmi l'ombre et la flamme,
Fait beaucoup de chemin dans l'espace et le temps,
Où les routes changeaient ainsi que les instants.
De l'antique ruine aux champs infatigables,
Des toits majestueux au chaume des étables,
Si bien que nous sentons le choc mystérieux
De notre vie actuelle, au passé des aïeux.
Et notre front en reste étonné sous nos voiles
Pendant l'ascension des premières étoiles!

Pray, 1905.





REMORQUEURS

Ces longs trains de bateaux qui passent sur la Seine,
Dans les mugissements hâtifs de la sirène,
Je les connais depuis longtemps; je sais qu'ils vont
De Rouen à Corbeil, et d'aval en amont;
J'ai vu souvent, derrière un rideau de verdure,
Leur longue file et le reflet de leur peinture;
Et j'ai pu regarder, sur leurs ponts ambulants,
Les femmes qui cousaient, ou les jeux des enfants,
Ou la ligne qui pend en un fil blanc et mince,
Tout auprès de leur nom pris à quelque province.

Ils ne connaissent rien de ce Paris si beau,
Que ses reflets tombant de toutes parts dans l'eau,
Les toits du Louvre et ceux de la Conciergerie,
Les quais des Augustins, de la Mégisserie,
Les tours de Notre-Dame ombrant le Petit-Pont.
Ils arrivent ainsi vers Bercy, Charenton,
Puis dans l'écartement des berges abaissées,
Il tombe plus de ciel aux zones renversées,
Villeneuve, Vigneux glissent sur les remblais.
Pays de mon enfance, ô rives que j'aimais,
Peut-être verrait-on encor près d'une grille,
Cette enfant que j'étais, cette petite fille
Si sensible au nuage, à la pluie en réseau,
Qui s'attardait au cri voletant de l'oiseau,
Et dont l'esprit, mûri d'un peu de solitude,
S'activait en silence, et rêvait sur l'étude.

Des ponts, l'ardoise en fleur de quelque pavillon,
La vigne en échalas, et l'avoine en sillon;
Puis voici Champrosay, ses jardins, ses terrasses,

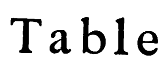
Ses bateaux prisonniers lorsque les eaux sont basses,
Et la porte du parc, et l'allée au tournant
Borné de prés, et qui va rejoindre un vieux banc.

Les grands trains annoncés par la longue sirène
Réveillent les échos des bois et de la plaine.
Ils verront tout ce que je ne veux plus revoir,
Ils entendront aussi l'écluse et le battoir,
Et le cri sautillant de la bergeronnette
Dans les roseaux du bord, que le fleuve reflète.

Qu'ils passent... J'ai connu le rêve qui les suit,
Le sillage sans fin qui s'écarte, et conduit
La vague et la pensée aux rives incertaines;
Projets, illusions, ont escorté ces chaînes
Remontant les chalands, aux cris des mariniers.
Oserais-je encor dire en voyant les derniers :
« Attendez, je reviens; je mets à votre suite
Tout ce que j'attendais de l'heure avant sa fuite,
Que le balancement de votre train nombreux
Berce le souvenir sombré des jours heureux... »

Mais au delà du pont allégé de cordages,
Ils vont... Ils reviendront en leurs fréquents voyages.
A leur remorque moi, je ne confierai plus
Les espoirs submergés et les vœux superflus!




Table



TABLE



Achevé d'imprimer

le trois novembre mil neuf cent six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

4. — 4192.

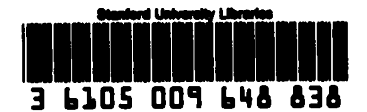
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Alphonse Daudet

Édition petit in-12, papier teinté.

LETTRES DE MON MOULIN. 1 vol. avec portrait.	6 fr.
LE PETIT CHOSE. 1 vol.	6 fr.
CONTES DU LUNDI. 1 vol.	6 fr.
FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ. 1 vol. .	6 fr.
JACK. 2 vol.	12 fr.
LES FEMMES D'ARTISTES. — ROBERT HELMONT. 1 vol.	6 fr.
NUMA ROUMESTAN. 1 vol.	6 fr.
TARTARIN DE TARASCON. 1 vol.	6 fr.
SAPHO. 1 vol..	6 fr.
LE NABAB. 2 vol.	12 fr.
LES ROIS EN EXIL. 1 vol.	6 fr.
LES AMOUREUSES, *vers et prose de jeunesse*. 1 v.	6 fr.
L'ÉVANGÉLISTE. 1 vol.	6 fr.
TARTARIN SUR LES ALPES. 1 vol.	6 fr.
TRENTE ANS DE PARIS. 1 vol.	6 fr.
THÉATRE. 1 vol..	6 fr.
ROSE ET NINETTE *(En préparation)*.	6 fr.
6 Eaux-fortes dessinées et gravées par FÉLIX BUHOT, pour illustrer les *Lettres de mon Moulin*	10 fr.

L'IMMORTEL. 1 vol. in-18.	3 50
LES FEMMES D'ARTISTES. 1 vol. in-18. . .	3 50
LES FEMMES D'ARTISTES. 1 vol. in-32 illustré.	2 fr.
LA PETITE PAROISSE. 1 volume in-18. . .	3 50
L'ARLÉSIENNE, pièce en 3 actes, en prose. 1 volume in-18.	2 fr.
NUMA ROUMESTAN, pièce en 5 actes, en prose. 1 volume in-18.	2 50
LES MÈRES. 1 vol. in-8° cavalier. Illustrations de Myrbach. . . . . Broché.	5 fr.

Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers. — 4.-4492.


Stanford University Libraries
3 6105 009 648 838